

CHRONIQUES D'UN TERRIEN

LA DAME DU BUS

Mes cheveux étaient en bataille et j'avais le teint livide. J'avais très mal dormi et je ressentais une immense fatigue. Mon patron, remarquant mon état, insistait pour que j'aie voir un médecin. Mais j'avais un dossier à terminer et je voulais d'abord le présenter à la commission avant de prendre quelques jours de repos. Dans ce bus qui avançait difficilement sur la route d'El-Biar, j'avais une folle envie de dormir, mais comme je devais descendre quelques stations plus loin, j'avais peur de rater mon arrêt et me retrouver à Sidi-Fredj.

La belle dame de l'avant du bus, que tous les hommes bouffaient des yeux, se leva calmement et vint vers moi :

«Je vais descendre, suivez-moi.»

Je reçus un choc ! Mais, comme un automate, je me levai pour l'accompagner. Je ne connaissais pas bien cette station où l'autobus venait de s'arrêter. La belle s'engagea dans un petit sentier qui donnait sur un portail en fer forgé planté au milieu d'une gigantesque muraille qui devait s'étendre sur plusieurs centaines de mètres. Lorsqu'il s'ouvrit sur une longue allée de palmiers, je faillis tomber à la renverse. C'était la maison de mes rêves : un petit palais mauresque,

dominé par une tourelle habillée d'une charmante toiture verte.

Une fois à l'intérieur, la belle dame me poussa vers un immense hall éclairé par une voûte en verre multicolore.

«Comment vous appelez-vous ?»

Elle me regarda froidement de ses yeux verts vides et me fit comprendre d'un doigt posé sur sa bouche que je devais me taire. Elle ouvrit une porte à deux battants qui donnait sur un immense salon oriental, aux murs ornés du plus beau marbre et au plafond tracé de judicieuses formes géométriques bariolées.

Tout à fait au fond du salon, je crus entendre des voix. Une fumée opaque couvrait l'endroit. Elle parvenait de l'encens qui brûlait dans de gigantesques urnes disposées à gauche et à droite d'un canapé démesuré où se tenait un nain, entouré de jeunes filles. Un vrai lilliputien au teint cuivré et au visage prolongé par une barbichette. En voyant la dame aux yeux d'émeraude, il tapa des mains pour faire le silence et lui lança :

«Eh, voilà la belle Narimène ! Va te changer et reviens vite à mes côtés.»

Puis, s'adressant à moi :

«Chien, à genoux !»

Je ne comprenais pas. Je pensais que c'était un jeu, mais quand l'un des gardes qui se tenait jusque-là dans l'obscurité s'approcha de moi

pour me jeter carrément à terre, je comprenais enfin que cette bande de gredins ne s'amusait pas.

Un gaillard, tout aussi fort, me fit agenouiller devant le nabot. Les deux hercules étaient noirs et ne portaient en tout et pour tout qu'un pantalon bouffant de couleur rouge et un gilet en cuir jaune. Leur crânes, rasés et luisants, ajoutaient à leur cruauté.

«Chien ! Je te cause, dit le nain. Nous savons qui tu es. Tu travailles pour le compte du gouvernement et tout ce que nous te demandons si tu veux avoir la vie sauve et épargner bien des drames à ta famille, c'est de présenter un dossier à la commission qui soit favorable à une entreprise dont nous te communiquerons le nom !

«Mais, c'est que...»

Je n'avais pas terminé la phrase qu'une gifle magistrale s'abattit sur mon visage. C'était le gaillard de gauche. Celui de droite me refila un coup de pied aux reins dont je me souviendrai toute ma vie.

«On ne t'a pas donné le droit de parler, chien ! Tu n'ouvriras ta sale gueule que si on t'autorise à le faire, compris !» hurla le nain qui venait de recevoir des mains d'une des jeunes filles une coupe de vin qu'il avala goulûment, tachant son beau costume blanc.

A ce moment précis, la dame du bus entra d'une porte capitonnée située au fond de la salle.

Elle était habillée d'une robe de satin rouge. Ses cheveux, d'un roux flamboyant, descendaient tout au long de son corps de sirène. Elle s'assit à côté du nain qu'elle dominait d'une bonne trentaine de centimètres. J'avais une folle envie de pleurer. Qu'allait-il m'arriver ? Au fond, je ne m'inquiétais pas trop, car ces clowns avaient besoin de moi pour leurs sales affaires. Ils voulaient arracher un marché qui se chiffrait à des millions de dollars.

«Tiens, chien, bois du vin.»

Je refusai le verre que me tendait l'une des filles. Mais le nain insistait. Il riait très fort en tapant des mains :

«Fais-le boire de force ! Chien, tu verras : ce nectar va te faire aimer davantage Narimène ! C'est notre meilleur atout cette belle rousse. C'est la dixième fois qu'un imbécile de ton genre tombe dans le filet. Cinq ont fait ce que nous voulions et cinq autres ont refusé. Ils sont tous morts... Chien, tu brûles d'envie de savoir qui nous sommes ?»

Je fis oui de la tête car j'avais peur de recevoir un autre coup si j'ouvrais ma gueule.

«Nous sommes des chefs terroristes ! Voilà devant toi l'un des vrais maîtres du terrorisme. Chien, je t'autorise à parler ! Que veux-tu savoir encore ?»

Rassuré, je balbutiai : «Mais les terroristes vivent dans les mon-

tagnes et ne boivent pas de vin...»

Un fou rire général accueillit ma piètre réflexion. Le nain gloussait plus fort que les autres. Il était pratiquement courbé en deux :

«Ah, ah, ah ! Les terroristes vivent dans les montagnes ! Ah, ah, ah ! Elle est bien belle, celle-là. Ils ne boivent pas de vin ! Ah, ah, ah !» Puis, se retenant : «Espèce d'imbécile, ceux qui sont dans les montagnes et ne boivent pas de vin sont nos hommes de main, de simples exécutants, comme ces deux gros nègres, comme ces filles, comme cette chienne de Narimène ! Tous sont à nos ordres et tu seras bientôt l'un de nos instruments. Tous des chiens, des esclaves dociles, prêts à lécher les pieds de leurs maîtres ! Allez, lève-toi et disparaîs de ma vue ! Le rapport favorable à notre entreprise ! N'oublie pas !»

Je fus soulevé de force par les deux gardes et traîné jusqu'à la porte de sortie. Je fus jeté à l'extérieur comme un malpropre. Ma tête cogna le sol... Elle était lourde et me faisait mal... J'ouvris les yeux. J'étais toujours dans le bus. Je venais de faire un cauchemar ! Le gars qui se tenait près de moi me dit :

«Monsieur, réveillez-vous ! Vous avez dû faire un drôle de rêve. Vous étiez tout agité...»

J'en étais là à essayer de remettre de l'ordre



Par Maamar FARAH
farahmaamar@yahoo.fr

dans ma tête quand Narimène s'approcha de moi et me glissa : «Je descends au prochain arrêt. Suivez-moi.»

Pourquoi Narimène ? Elle pouvait s'appeler Malika ou Rachida... Voilà que je divaguais...

Je ne connaissais pas bien cette station où nous venions de nous arrêter. La belle s'engagea dans un petit sentier qui donnait sur un portail en fer forgé planté au milieu d'une gigantesque muraille qui devait s'étendre sur plusieurs centaines de mètres. Lorsqu'il s'ouvrit sur une longue allée de palmiers, je faillis tomber à la renverse. Parce que la maison, qui s'offrait à ma vue, au fond de l'allée, était celle de mon cauchemar !

Devant le perron, une question me brûlait les lèvres :

«Madame, vous vous appelez comment ?

- Narimène, chien ! »

M. F. (in *Soleils d'hiver*)

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com

L'INSOUTENABLE INSIGNIFIANCE DES PARTICULES GAZEUSES À BAS RENDEMENT ÉNERGÉTIQUE !

C'est officiel ! Abdekka annoncera sa candidature le 16 avril 2009. Un jeudi.

Après 20 heures, bien sûr !

Mahmoud Khoudri, le ministre chargé des Relations avec le Parlement, a déclaré : «Nous n'avons pas besoin de Michèle Alliot-Marie pour nous dire qui est moudjahid et qui ne l'est pas.» J'ai marqué un long temps d'arrêt à la lecture de cette déclaration. Le genre de temps d'arrêt que vous marquez devant une toile de Marx Ernst qui aurait été accrochée par erreur dans la salle de réunion du comité central du FLN. C'est à ce genre de phrase, celle d'un homme dont la mission est de rendre efficace, coordonnée, agréable et courtoise la relation du gouvernement avec les députés, que l'on mesure la profondeur, la complexité, la densité, l'épaisseur et la consistance d'une bonne partie du personnel gouvernant. De manière cavalière, sans galanterie aucune, aller déranger une dame qui ne vous a rien demandé, rien fait sur ce coup-là, c'est proprement surréaliste. Interloqué, j'ai appelé Michèle Alliot-Marie sur son portable, elle-même m'ayant communiqué son numéro lors de sa dernière visite officielle en Algérie, voyage qui avait vu Khoudri et ses semblables lui dérouler un joli tapis rouge sous ses délicats escarpins. Et en bon journaliste que je suis, je lui ai lu la déclaration de Khoudri. Elle s'est montrée étonnée : «Je pensais, Monsieur Laâlam, que vous alliez m'interroger sur

l'affaire Mecili et sur l'inculpation du chef du protocole des affaires étrangères de votre pays.» Je répondis que non, que l'affaire Mecili ne semblait pas figurer dans les priorités de Monsieur Khoudri ni dans celles du reste du pouvoir algérien et qu'il m'importait moi, de recueillir son sentiment à la lecture des propos de Si Mahmoud, propos la citant nommément. Pourtant, la dame insista, me demandant si, côté algérien, «l'inculpation de Mohamed Ziane Hasseni n'était pas vécue de la même manière que le détournement par l'Etat français, le 22 octobre 1956, de l'avion de la Royal Air Maroc et le rapt de cinq dirigeants de la Révolution algérienne, Mohamed Khider, Mostefa Lacheraf, Hocine Aït-Ahmed, Mohamed Boudiaf et Ahmed Ben Bella ?» Je lui répliquai poliment qu'un tel parallèle n'avait pas effleuré un instant, ne serait-ce qu'un instant le crâne de Khoudri et des autres responsables de mon pays. Et j'insistai à mon tour sur la nécessité pour moi d'avoir sa réaction quant à la déclaration de Si Mahmoud. Elle sembla fortement déçue, s'excusa de ne pas pouvoir immédiatement répondre au vu de son agenda chargé et m'invita à transmettre ma question à son secrétariat, me promettant d'y répondre le plus vite possible. Elle tint tout de même à me demander d'ajouter, en marge de ma question, une précision qu'elle jugeait utile : qui est Monsieur Mahmoud ? Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

